

Georges Kiejman, 71 ans, avocat. A un temps délaissé sa robe pour assouvir un fantasme politique. Il défend aujourd'hui les intérêts de la famille Trintignant dans le procès Cantat.

## Réépris de justice

**I**n plaidera pas sur la terre étrangère de Vilnius. Il soufflera les mots à l'avocat lituanien à défaut de les crier. «*J'aurais été violent.*» Il aurait été la douleur du père recroquevillé chez lui mais qui parfois l'appelle pour lui demander d'être plus ferme encore. Il aurait été le chagrin et la rage de la mère qu'il connut il y a bien longtemps dans les cercles de Simone Signoret («*C'est Jorge Semprun qui, l'été dernier, a dit à Nadine: "Appelle Georges".*»). Il aurait été la cause des femmes qu'il défendait déjà au temps du MLF-marque déposée, ce qui faisait alors de lui l'un des hommes «caution du magazine *Menstruel*. Il aurait été la voix du cinéma dont il aime la lumière. Il aurait été l'homme qu'obsède la beauté des femmes, et donc le visage félin de Marie Trintignant. Il aurait été Kiejman. Celui qui se confond avec ses causes. Grand talent d'orateur. Mâchoire carrée qui aime laisser penser qu'elle peut mordre. Et si l'on s'étonne aujourd'hui de sa hargne, c'est que l'on avait tout simplement oublié Kiejman l'avocat. C'est sa faute. Brillante figure du barreau associée à de retentissantes affaires, il souffrait tant que son métier ne lui offrit pas les signes d'une reconnaissance encore plus évidente, qu'il se rêvait en politique. Et il ne vit pas quand son heure fut venue, qu'il délaissait la robe pour le siège du suspect, celui de ministre d'une gauche qui ne bruissait plus que des complots de fin de règne. «*Je rêvais d'être ministre des Affaires étrangères, vous voyez que je n'ai pas des ambitions médiocres.*» Il fut donc ministre mais toujours délégué: à la Justice dans les remugles des affaires Urba ou Bousquet qu'on l'accusait d'enterrer, à la Communication, aux Affaires étrangères. Cet homme aux costumes sur mesure qui marchait d'un pas lent aux côtés de Mitterrand dans *Paris-Match*, n'était pourtant qu'une recrue des dernières années. Longtemps Mitterrand tenu à l'écart cet avocat ménéziste, dandy amateur d'actrices, qu'il ne déchiffrait pas. Puis, il comprit qu'il y avait là un vieux et bouillant petit garçon qui rêvait d'importance, un de ceux dont on fait les courtisans. Très vite, il eut l'air d'avoir toujours été là. «*On projettes sur moi la haine qu'on a pour Mitterrand.*» Il n'a pas de fortune personnelle, mais il s'en est donné les accessoires, et les manières qui vont parfois jusqu'au baise-main. «*Par l'apparence, j'étais le symbole de la gauche caviar.*» Ce qu'il croyait être somptueuse décoration n'est plus que tâche indélébile sur son impeccable costume. Alors le vituperant d'hier - vague social démocrate à la judaïté laïque, affirmée mais non communautaire - reconnaît: «*Je n'ai pas été un grand ministre.*» Peu importe qu'il soit sincère. Il demande à l'époque, comme il demandait à celle de



Mitterrand, de l'aimer. Avec insistance: «*Jene suis pas le salopart que l'on croit.*» Que n'est-il resté cet avocat qui dans un procès pour contrefaçon sortit de sa poche, qui sembla alors profonde, une bambelle de culottes siglées Snoopy? Celui qui convoqua ses songes pour défendre un petit peintre à pseudo, Kilké Picasso, attaqué par la descendance du grand défunt. Il raconta alors, théâtral, la visite rêvée que lui avait faite Picasso dans la nuit: «*On sonne à la porte, j'ai ouvert: "Pablo!! Je n'ai que du thé à l'offrir, ma femme n'a jamais rien dans le frigidaire."* Et Pablo me dit: «*Ton client, c'est vrai, n'a aucun talent (Il se tourne alors vers son client: "Excusez-moi!"). Mais au moins, lui, il aime la peinture, alors que mes enfants, eux, n'aiment que l'argent.*» Celui encore qui insista auprès d'une présidente: «*Je peux sortir, s'il vous plaît,*» façon envie pressante de faire pipi. Et, obtenant

**Georges Kiejman en 5 dates**

- AOÛT 1932** Naissance à Paris.
- 1953** Avocat au barreau de Paris.
- 1950** Ministre délégué auprès du garde des Sceaux.
- 1991** Ministre délégué à la Communication.
- 1992** Ministre délégué aux Affaires étrangères.

mère, venus de Pologne avec quatre enfants, étaient déjà plus ou moins séparés lorsqu'il fut conçu. Le père, artisan et coureur de filles, apparaissait de temps en temps pour s'occuper du tardillon. Il disparut brutalement, emporté à Auschwitz. Son fils espéra longtemps son retour. Il grandit seul avec sa mère qui ne savait pas le français. Il signait lui-même son livret scolaire. Pendant quatre ans, les deux années des bacs et ses débuts à l'université, il vécut avec elle à Paris, grâce à une bourse, dans une petite chambre d'un ancien hôtel de passe. Il y avait là un lit pour lui et un canapé qu'il déplaçait le soir pour elle, femme qui n'a jamais pu se déshabiller devant la télé de peur qu'on ne la voie. «*Je n'ai pas de culture immédiate. Petit, ma mère m'achetait des livres sans s'enfiant à laquette. Il y a des choses que je ne comblerai jamais. Je ne comprends rien aux œuvres philosophiques, j'aimerais qu'on m'aide à déchiffrer un tableau. C'est pourquoi le seul vrai dandyisme que j'aie eu, c'est le dandyisme de la culture.*»

Au tribunal des prétentieux, il y en aurait des voix pour raconter Kiejman. Il y aurait cette mère, qui défendrait coûte que coûte la gourmandise sociale de son fiston, avec ce même petit accent venu de Pologne, que devant le tribunal de Saint-Amand-Montrond dans le Cher, où elle assura dans les années noires de la collaboration, qu'elle n'était pas juive. Il y aurait les amis, grands noms du barreau et de la bourgeoisie intellectuelle parisienne qui murmurent: «*On l'aime tous beaucoup mais on comprend qu'il agace.*» Il y aurait les femmes. Combien? On ne peut dire. Les épouses, trois (Claude Kiejman, journaliste, Marie-France Pisier, actrice, Laure de Broglie, journaliste, dont il a eu trois enfants), les conquêtes, les amantes comme Françoise Giroud, tantôt fascinées par son verbe, tantôt compatissantes pour ce bonhomme que son père installait à 5 ans, seul au

enfin l'autorisation, s'éloigna en disant: «*Oh ce n'est pas pour ce que vous croyez, c'est que je ne supporte pas d'entendre dire tant de conneries.*» La trace de l'avocat est audacieuse, celle du politicien révérencieuse. Le cabinet Kiejman n'est certes pas une entreprise de charité. Pierre Goldman, les autonomes italiens, les *Cahiers du cinéma*, la Nouvelle Vague, Gallimard, Malik Ousselkine, Robert de Niro, le préfet Bonnet, les enfants Oufkir... Il eut là de quoi montrer son talent, son engagement, sa férocité, son art de l'anecdote, son sens de l'humour, sa mémoire des mots et des gens. De quoi très bien gagner sa vie, mais sans tableau de maîtres dans le salon. De quoi prendre la lumière. Le culte de la parole est un culte de soi. Qu'il appelle son «*péché d'enfance.*» Tableau original: il s'est toujours entendu dire qu'il était un accident. Le père et la

bistrot, en lui disant «*Je reviens.*», et puis qui s'en allait voir une maîtresse. Toutes si souvent en colère devant son besoin pa-

**«Je n'ai pas été un grand ministre.»**

thologique de séduire. «*Jeme suis toujours trouvé laid. Camus disait que le charme, c'est une manière de s'entendre dire "oui" sans poser la question. J'aurais voulu ne pas avoir à poser la question. Mais j'ai toujours dû faire le chemin.*» Au tribunal des prétentieux, il assure sa propre défense, colore habilement ses défauts, raconte qu'il a éclaté en sanglots à la mort de Mendès, pas à celle de Mitterrand. Au tribunal de Vilnius, la mort d'une comédienne tabassée par son amant dans un lointain pays de l'Est a refait de lui un avocat visible. Ce qu'il aurait dû rester. ◀